

journal intime et politique

par Virginia Bordeleau *

Chers frères et soeurs,

Vous l'saurez peut-être jamais
À quel point je m'en suis fait pour vous autres
Quand le soir on arrivait de l'école
Avec la maison sale pour nous accueillir
Avec le souper qui était jamais préparé.

Vous l'saurez peut-être pas que ça vous
faisait mal à vous autres aussi. Vous
disiez pas un mot, vous chialiez pas
après la mère, ni après le père. D'ail-
leurs y étaient pas à blâmer. Mais vous
l'saviez pas. Mais je l'savais qu'y nous
manquait quequ'chose. Moé, je l'sa-
vais, et c'est pour ça que je chialais après eux autres. Pis
ça vous faisait mal de savoir que j'me rendais compte
que quequ'chose nous manquait.

Je m'souviens, quand le soir après souper vous jouiez
par terre, sur le plancher que j'avais pas souvent le
temps, ni le goût de laver. Mais vous autres, vous aviez
du fun à tirer des p'tites machines que vous aviez
attachées au bout d'une corde. On voyait presque rien.
Le fanal était seulement dans la cuisine, ce qui faisait
qu'on devait se promener dans le restant de la maison
avec une lampe de poche. Je m'souviens que vous
aviez peur d'aller dans vos chambres des fois. C'était
drôle. Mais les plus vieux, vous aviez pas peur dans
l'noirceur, ce qui fait que les jeunes vous suivaient dans
leurs lits. Y étaient pas souvent propres, les lits, ni les
p'tits d'ailleurs. Mais c'était pas grave. On était tout seuls
pour se coucher le soir. Y fallait se coucher parce qu'y
avait l'école le lendemain. Au moins on avait ça, on était
ponctuels. C'est drôle!

Des fois, ça arrivait que la mère soit là. J'aimais ça
quand était là. Parce que la p'tite boule que j'avais dans
la gorge en descendant de l'autobus me tombait dans
l'estomac et j'pouvais mieux respirer. On aurait dit que
pour vous autres, qu'a soit là ou non c'était la même
chose. Vous faisiez vos devoirs en arrivant, après
souper, vous jouiez à terre ou vous lisiez. Ça arrivait que
vous alliez jouer dehors, surtout en été. J'vous r'voyais
seulement à la brunante. Des fois, ça arrivait que vous
me contiez vos exploits, j'essayais de rire, pis ben
souvent j'riaïs.

Mais plus souvent, par exemple, c'est arrivé que la
mère était pas là... Là j'étais triste! Pourtant j'aurais dû
être habituée à la longue, mais j'étais pas capable
d'endurer ça.

P'pa arrivait de son ouvrage, la première chose qu'y
faisait c'était d'faire le tour de la maison pour voir si
m'man y était, sans dire bonjour à personne. (Chez
nous, personne s'disait bonjour.) Au début, y chialait
après la mère, y a frappait, y faisait tous les temps. Puis
un jour, y a tout arrêté. De temps en temps, y prenait un
coup lui aussi. Y en avait besoin, ben gros à part de ça.
Pis avec le temps, y s'est habitué.

Le temps où y battait m'man, par exemple, c'était
effrayant! Je m'souviens que vous aviez peur. Vous
criiez, j'me souviens surtout de vos visages apeurés,
crispés. Vous disiez: «Papa, maman». Mais eux autres,
y vous entendaient pas. Y étaient occupés, l'un à battre,



Age de mêtisse



l'autre à se faire battre. D'ailleurs y vous ont jamais entendus. Jusqu'à temps que j'me fâche.

J'avais quatorze ans quand j'me suis fâchée en dehors, pour une fois. J'ai pas dit grand-chose, juste deux mots. Mais j'avais pus rien en d'dans. Y fallait que ça se fasse, pour vous autres, pis pour la mère aussi. Pour moé aussi. Y fallait que j'blesse le père, y fallait que j'lui fasse du mal pour qu'y comprenne. Ça m'a fait mal à moi aussi, mais c'était pas grave. J'étais fière, dans l'fond ; même si j'savais qu'y était en beau maudit après moé.

Mais depuis ce matin-là, y a pus jamais battu la mère. Jamais. La mère a continué à boire, j'ai continué à faire le souper et la vaisselle, pis à laver le plancher. Y avait une affaire de partie au moins : la peur. Y vous restait l'angoisse. Y vous restait les larmes, pis y avait pas de mère pour vous les essuyer. Ça arrivait juste de temps en temps qu'a prenait soin de vous autres, c'était quand était à jeun.

Je pense, par exemple, que vous aviez pas autant de peine qu'avant. Vous étiez toujours aussi haïssables, mais j'vous en voulais pas pour longtemps quand vous me faisiez fâcher. Je r'venais vite de bonne humeur, par chance que vous étiez là. On était heureux dans le fond, et même si on avait de la peine, on était plusieurs pour la partager. Ça fait que ça faisait un peu moins de peine pour chacun, c'était moins lourd à porter.

Savez-vous qui était le plus malheureux dans not' gang? C'était le père! Y disait peut-être pas grand-chose à 'maison, y gardait tout en dedans de lui. On se rendait compte qu'y était là ; pis ça nous rassurait peut-être un peu.

Même si y disait pas un mot la plupart du temps. Y lisait son journal. Pour dire vrai, y nous faisait peur. Y était tellement loin des fois, on aurait dit qu'y était surpris quand on lui parlait. Parce que ça arrivait qu'on lui parle : au moins pour lui demander de l'argent, pour nos cahiers, pis pour nos p'tites vues aussi, le samedi après-midi.

Le père, y a toujours été généreux avec nous autres, y l'était aussi pour la mère. On avait peut-être pas l'électricité, ni le chauffage (rien qu'un poêle à bois), mais on avait quelqu'un pour s'occuper de nous faire manger, pis de nous donner du linge.

Je m'souviens, des fois, ça lui arrivait de r'garder dehors, les bras croisés pis les jambes un peu écartées, la tête en l'air : y pensait. À quoi y pouvait ben penser... ? Quand y était pas triste, y pensait à chasser en regardant dehors par la fenêtre, y surveillait le temps qu'y allait faire. Dans sa tête, y avait des projets, y voyait à ses affaires de chasse, pis après à ses affaires d'hiver. De temps en temps y pensait à nous faire plaisir ; y était fin, le père. Y nous achetait des comics, ou ben y nous tendait des collets à lièvre. C'est nous autres qui allaient chercher le p'tit gibier. C'était peut-être une raison pour se chicaner chaque fois, mais on avait du fun à aller dans le bois.

Mais quand le père y était triste, on s'en apercevait. Y regardait nulle part en ce temps-là, y fixait seulement un point quequ'part au plancher... ça arrivait qu'y était fatigué. Fatigué de nous avoir? J'pense pas. Y était fatigué parce qu'y avait mal dormi, c'est toute! Y nous l'aurait jamais dit qu'on était toute pour lui. Ses enfants, c'était presque sa vie. Même quand y nous donnait la fessée, c'était parce qu'y nous aimait ben gros. Nous autres aussi on l'aimait ben gros, mais on y a jamais dit au père, parce qu'y nous avait pas montré comment le dire. Y avait pas été habitué à ça. Cré p'pa!

Pis la mère, astheur! Pensez pas qu'a devait pas souffrir, c'te femme-là. Vous l'avez jamais su, pourquoi a prenait un coup de même. Moé non plus, mais j'm'en doute.

On peut toute d'mander à une femme qui a jamais connu c'que c'était qu'êt ben dans sa peau. On l'a mariée parce qu'était belle. Peut-être parce qu'on pensait qu'on aurait pas de misère avec, même si a savait pas un mautadit mot en français. Même si l'indien était pas r'connu nulle part comme une langue importante.

Mman, c'était une femme des bois, une «sauvagessse» comme y l'appelaient. Quand était jeune, 'avait l'habitude de chasser comme un homme, fille forte parmi les siens. Un jour, a rencontré un beau trappeur blanc passant par là, et j'crois bien qu'y se sont aimés. C'était not' père.

Au début, y ont vécu dans le bois, la vie traditionnelle des Indiens. Pis tranquillement, nous autres, les enfants, on est arrivés l'un après l'autre. P'pa a commencé à penser qu'y fallait qu'on aille à l'école un jour, celle des Blancs parce que lui était blanc. Y sont donc sortis du bois pour s'installer proche d'une ville. P'pa s'est trouvé une job «steady», y partait de bonne heure le matin, pis y r'venait pour le souper. P'tite vie de fonctionnaire dure pour lui, l'homme libre, dure pour m'man, la femme des bois. Ennuyante surtout, ben ennuyante...

M'man restait à 'maison avec les p'tits. Au début, on restait proche des autres Indiens, qui étaient nos amis. Les frères à not' mère, nos demi-frères à nous autres. Dans mes souvenirs, ce temps-là est tout chaud dans ma tête, tout plein de lumière, d'une maison qui sentait le sapin, d'un été qui sentait le foin... Ah! c'est loin tout ça...

Pis tranquillement l'ennui a pris le dessus. P'pa s'est mis à sortir de temps en temps avec des nouveaux «chums», à prendre un coup avec eux autres: des gars avec qui y travaillait, j'imagine.

M'man s'est mis elle itou à faire pareil avec ses frères indiens, sa parenté proche. L'ère du bonheur avec sa vie simple venait de finir. P'pa nous a bâti une maison un peu plus loin, pis tranquillement y a fait le vide autour de m'man, à essayer de l'éloigner de sa parenté qui prenait trop de boisson, chose impossible à faire. M'man arrivait pas à s'habituer à une vie proche de la ville, la culture blanche venait de l'abattre pour de bon, à même sa force de femme comme une chain-saw abat un arbre dans le fin fond des bois, afin d'y bâtir une usine, avec une ville pour aller avec. M'man, avec sa boisson, c'était sa façon à elle de dire «non».

Ma race-mère


*Ma race-mère
Immobile statue
Immense comme montagne
 Lourdes assises dans la terre.*

*Je dessine
Ton immobilité
Je la sculpte de ton silence
Ainsi que dans la pierre.*

*Ma race-mère
Monolithe figé
Haute et dure comme obélisque
Tu traces en moi odalisque
Le chemin rouge de ta mémoire.*

A pouvait pas tellement parler, la loi était pas pour elle, et pas plus pour les autres Indiens qui étaient traités comme des enfants à l'époque. Pis quand t'as pas la langue des plus forts, ben t'es perdant, c'est comme l'anglais pour les Québécois, comme y s'appellent. Mais nous autres dans tout ça, on a quand même d'la chance, on avait not' mère pour nous apprendre sa langue.

Je voyais mes amis indiens qui étaient obligés d'aller loin dans une école blanche pour toute l'année scolaire; y r'venaient seulement l'été. Toute l'année scolaire loin de leur famille, ça devait être dur. Nous autres, on était des métis qui parlaient le cri et l'algonquin, on était gras dur. À 'maison on parlait l'indien; à l'école on parlait le français. Fallait penser vite. On était à part des autres, on arrivait à l'école avec juste de l'indien en poche, pis là fallait apprendre à parler, à comprendre, à lire, à écrire et à penser en français. Pis ça dépendait du professeur, mais on pouvait manger des christ de bons coups de règle sur les doigts si c'était pas assez vite. Viarge de christ d'école, viarge de christ de monde qui comprenait pas! En tout cas, on a ben appris leur langage, et même leurs gros mots. Surtout leurs gros mots.

Aujourd'hui, la plupart de nous autres on a perdu la langue de not' mère, faut croire que c'est ce qu'y voulaient. J'ai rencontré des autochtones, des vrais, sans sang blanc (sans jeu de mots...), avec qui je sortais mon algonquin pour être fine, pour montrer que j'étais capable, pis qui ont été gênés parce qu'y pouvaient pas comprendre, et encore moins me parler. Le cœur m'a fait mal. Pis je m'suis dit: faut faire quequ'chose avant qu'y soit trop tard. Pis j'me rends ben compte que j'suis pas la seule qui s'est dit ça. Je vous vois aller, pis ça m'fait plaisir. Vous autres pis moé, on s'occupe chacun à not' manière (astheur qu'on est grands), de rescaper l'Indien en dedans de nous. Ça paraît peut-être pas, c'est pas le feu d'artifice comme eux autres y font quand y font quequ'chose, mais je sens qu'on grouille. C'est pour ça qu'avec le rythme, le ton, j'ai envie de vous dire la beauté de not' race, j'ai envie de vous dire en beaux mots ben cordés tout ce qu'elle a dans le cœur de beau pis de grand... 

* Ce texte a été publié dans un numéro spécial de la revue **Recherches amérindiennes au Québec** consacré aux femmes autochtones (Vol. XIII, no 4, 1983). Il est reproduit avec la permission de l'auteure et des éditeurs. Virginia Bordeleau est née en 1951 en Abitibi, d'une mère crie et d'un père canadien-français. Elle est aujourd'hui journaliste à la radio communautaire de Senneterre et peintre de profession.